

nous aiment ! S. Paul ne disait-il pas : Nous chérissons ceux qui nous haïssent, nous bénissons ceux qui nous maudissent, nous faisons du bien à ceux qui nous font du mal ? Qu'ils étaient beaux ces premiers disciples du Christ lorsqu'ils baisaient la main qui s'apprêtait à les immoler ! Qu'ils étaient beaux lorsqu'ils y déposaient eux-mêmes, ou y faisaient déposer par l'un de leurs frères la preuve matérielle de leur amour pour elle !

Ce sont les passions qui divisent les hommes et les remplissent d'animosité les uns pour les autres ; c'est l'orgueil qui blesse, c'est la cupidité qui dépouille, c'est le sensualisme qui déshonore. Alors les susceptibilités légitimes et naturelles, au reste, s'émeuvent, elles s'irritent, elles s'emportent ; la vengeance naît avec ses dépits, sa haine, et les serments qu'elle se

fait à elle-même de ne jamais pardonner. C'est à l'égard d'un parent, d'un ancien ami qu'elle s'indigne, qu'elle se sépare, qu'elle se concentre dans une hostilité funeste à elle-même d'abord. Alors surviennent les luttes d'individu à individu, de famille à famille, de peuple à peuple ; ce sont des douleurs, des larmes, du sang ; alors les hommes ne se regardent plus comme des frères, ils cessent même d'être des créatures raisonnables, tant ils deviennent cruels et impitoyables les uns envers les autres.

Notre-Seigneur n'a cessé de condamner, par ses discours et par ses exemples, ces fureurs sauvages. Pour que la condamnation ne soit pas sans résultat, il nous montre Dieu qui intervient en faveur de la réconciliation et de la paix réciproque. Il dit à l'offensé : Vous parlez de votre droit qui a été méconnu : le mien, l'avez-vous



respecté? Votre frère vous doit, nierez-vous que vous me devez? qu'il ne vous doive plus, et vous aurez cessé de me devoir; pardonnez-lui, et je vous pardonne. Admirable et touchante ordonnance de la miséricorde infinie! c'est dans le même sens que notre Sauveur, pour que l'intérêt de pitié et de secours fût assuré au pauvre, s'est mis à sa place, s'est personnifié en lui. Tout ce que vous ferez au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous le ferez, et un verre d'eau froide que vous lui donnerez en mon nom ne restera pas sans récompense.

Sans doute, il est des offenses bien cruelles : abus de la confiance la plus intime et la plus entière, ingratitude monstrueuse : non-seulement elle oublie les services qui lui ont été rendus, mais elle se plaît à nuire et à profiter des confi-

dences qu'elle a reçues pour porter préjudice; calomnies honteuses, tout un système de malice qui travaille à faire croire perverses les plus pures intentions, coupables les plus honnêtes démarches, criminelles les actions les plus vertueuses. Comment pardonner? ce sont des serpents acharnés à une proie. Pardonnez-leur, mon Père, ils ne savent ce qu'ils font! Vous entendez; vous savez quelle est cette voix, vous savez d'où elle vient : Pardonnez-leur, mon Père, ils ne savent ce qu'ils font! Au Calvaire, le divin Sauveur endure le supplice le plus horrible, le plus ignominieux et le plus immérité. La haine de ceux qui se sont faits ses ennemis augmente à la vue de ses douleurs, au lieu de s'affaiblir; ils attendent sa mort, mais pour les prolonger ils souhaitent qu'il continue à vivre. Quels outrages, quels blasphèmes, quelles injures! Et ce-



pendant le divin Crucifié n'a fait que du bien durant son existence; probablement parmi ceux qui le couvrent de cris de fureur, il y en a dont il a délié la langue. Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. Eh quoi! il les excuse, ils ne savent ce qu'ils font!

Oseriez-vous comparer l'offense que vous avez reçue à celle que reçoit le Sauveur adorable? la vôtre vous a-t-elle attaché à un infâme gibet? vous a-t-elle fait la risée d'une foule atrocement ameutée? vous a-t-elle dépouillé de tout? vous a-t-elle donné du fiel et du vinaigre pour soulager une soif de feu? Votre offense! mais vous pouvez vous en servir et en tirer plus de profit qu'elle ne vous a fait de mal; vous pouvez en acquérir la jouissance de la miséricorde de Dieu dont vous avez peut-être grand besoin, tant vous avez contracté de dettes envers sa justice, par des

fautes nombreuses et bien graves. Qu'avez-vous perdu par cette offense qui vaille ce qu'il ne tient qu'à vous de gagner avec elle? Notre Sauveur ne pouvait espérer des siennes aucun avantage personnel; il n'avait rien à demander pour lui-même à la miséricorde de son Père, puisque par lui-même il ne lui avait fait aucune offense; il n'était pas dans la nécessité de dire: Pardonnez-moi, je ne savais ce que je faisais. Vous, au contraire, vous avez fait avec connaissance ce que vous ne deviez pas faire.

Ne nous y trompons pas; la situation est impérieuse et extrême: ou donner aux ennemis le pardon au nom de Dieu et pour Dieu, ou n'attendre de Dieu aucun pardon pour soi-même et rester sous le poids de sa terrible justice. Vous le subiriez d'autant plus sûrement que, pour le conjurer, vous n'auriez pas la prière; que



vous solliciteriez en vain la miséricorde, puisqu'elle n'est assurée qu'à celui qui la fait. L'oraison du Seigneur ne vous serait plus possible; il y aurait malheur pour vous à la réciter, en disant : Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Puisque vous refusez le pardon, ce serait dire : Ne me pardonnez pas. Changez ces dispositions lamentables, et de nécessité faites vertu, vertu précieuse, à l'exemple de l'abbé de Rancé. S'arrachant à une vie mondaine, légère, scandaleuse, il s'en-sevelit, pour l'expier, dans les austérités de la Trappe, où Bossuet, resté son ami depuis leurs études en commun, venait de temps en temps se reposer de ses grands travaux et respirer un air du ciel. Le souvenir de ses fautes tourmentait ce pécheur fameux, transformé en un pénitent plus fameux encore. Il disait souvent : Mon

Dieu, s'il était permis de vous demander des ennemis, je vous ferais la prière d'en avoir, en ajoutant celle de votre grâce pour leur pardonner; oui, je vous dirais : Accordez-moi des ennemis, accordez-moi de leur pardonner, afin que je m'assure auprès de vous le pardon duquel j'ai tant et tant besoin!

Notre Père, qui êtes aux cieux! elles sont nombreuses nos offenses envers vous : il y a celles de notre jeunesse, il y a celles de notre âge mûr, il y a celles de notre vieillesse, il y a celles que nous avons commises, il y a celles que nous avons fait commettre. Que d'offenses! oh! que d'offenses! Il en est parmi elles que nous n'osons même pas regarder: elles sont si pleines de honte et de confusion! Nous vous en demandons le pardon, qu'elles soient pour vous comme si elles n'avaient jamais été! Vous nous le promettez dans



votre Ecriture où vous nous dites, accommodant votre langage à notre manière de nous exprimer, qu'après nous avoir pardonné nos offenses, vous les jetez derrière vous. Ah ! jetez-les toutes, ces offenses, jetez-les loin, bien loin ; qu'elles ne soient plus présentes à la pensée de votre justice. Cette grâce, nous vous remercions de l'avoir fait dépendre de nous : vous nous assurez de nous pardonner si nous pardonnons à notre frère. Père, c'est du fond de notre cœur, sans qu'il y reste la moindre impression d'animosité ou de haine, que nous lui remettons la dette qu'il a contractée envers nous en nous offensant ; nous lui ferons du bien si vous nous en fournissez l'occasion et les moyens. En accomplissant ainsi vos ordres, nous obtiendrons de votre bonté des grâces qui nous préserveront de la nécessité de vous demander encore pardon, en nous

préservant du malheur de vous offenser de nouveau. Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, notre Père qui êtes aux cieux !

Amen.

